

savons parfaitement que nous pouvons déjà reproduire dans nos laboratoires ce que sécrète l'organe vivant, qu'il appartienne à la plante ou à l'animal. La faune et la flore du cadavre en putréfaction produisent des ptomaines mortelles qui demain seront reproduites par les chimistes et qui peut-être seront employées comme remèdes.

Car il est impossible de définir le médicament et de le séparer du poison. A telle dose le pain frais devient un poison et le sperme que les Chinois font sécher et donnent en pilules est un médicament aussi bien que la pyridine, cet alcaloïde qui paraît être considéré comme le noyau autour duquel doivent venir se grouper tous les autres.

La séparation qui existait entre les alcaloïdes naturels et les alcaloïdes artificiels tendant à disparaître, ne serait-il pas permis de se demander si bientôt la science ne trouvera pas moyen de reproduire artificiellement toutes les toxines et partant tous les vaccins employables en thérapeutique et en prophylaxie. Bien qu'il soit toujours puéril d'essayer de prédire les procédés positifs que la médecine tirera des découvertes des chimistes et des biologistes; il n'est cependant pas douteux que les *leucomaines* des muscles, produits de sécrétions analogues aux alcaloïdes des végétaux, seront employés en thérapeutique au même titre que leurs aînés. Sans doute, de même que les alcaloïdes végétaux ne sont pas répandus également dans toute la plante et présentent des différences de constitution et d'énergie médicamenteuse selon qu'on les recueille à telle ou telle époque, on trouvera que la *leucomaine* qui agit dans tel ou tel cas doit être extraite de tel ou tel organe et à telle ou telle période de l'évolution vitale. Tout un vaste champ sera ainsi ouvert à la pharmacologie et nous cultiverons peut-être bientôt chez les animaux une digitaline ou une aconitine infiniment plus puissante que celle que nous tirons des végétaux.

Le saut étant moins grand entre le remède fabriqué par l'animal et celui fabriqué par l'homme, que du remède fourni par la plante à celui fourni par l'homme, le savant a remplacé l'officine par l'organisme vivant, la cornue par le protoplasma. Ce sera l'organisme similaire en expérience de maladie expérimentale qui fournira le remède guérisseur à l'organisme malade actuellement. Le progrès est déjà accompli.

S'il était démontré que les diamines de la putréfaction, neuridine, cadavérine, putrescine, puroline, hydrocollidine, etc., apparaissent à un moment donné dans la série des phénomènes qui aboutissent à la destruction complète des tissus, ne pourrait-on retrouver également les ptomaines qui apparaissent pendant l'agonie dans les groupes cellulaires qui meurent les premiers. Et connaissant ces ptomaines ne pourrait-on leur donner un réactif qui en les transformant les annihilerait, dévoilant ainsi une partie du problème que Descartes poursuivait sans base scientifique : la prolongation de la vie par la médecine.

Les plus grands esprits, et non les moins positifs, se sont attachés à cette brillante chimère. Qui sait si on ne découvrira pas le procédé de prolonger la vie, sans qu'il soit possible à l'homme de savoir ce qu'est la vie ! A. Comte, limitant le domaine de la science positive, interdisait à l'homme la connaissance chimique des planètes et à peine était-il mort que le spectroscope venait donner un éclatant démenti à cette interdiction du créateur de la philosophie positive. Nul ne peut dire où s'arrêtera le pouvoir humain en médecine encore moins qu'ailleurs.

L'alcaloïdothérapie étendra son domaine quand on saura utiliser les alcaloïdes animaux, après les alcaloïdes végétaux. Au lieu d'injecter un suc organique indéfini chimiquement, on utilisera un produit de sécrétion absolument défini par la chimie, et la dosimétrie, au lieu de se borner à pondérer